

# Conte d'hiver

(Très librement inspiré de « La Reine des Neiges » de H.C. Andersen)

## I

### *Miroir brisé*

Le ciel était blanc et de longues troupes d'oiseaux y passaient, très bas. Ils survolaient à peine l'église et le son de la cloche les mit en fuite : les vêpres sonnaient. Déjà la douzième heure ! Elle arrivait si vite en ces jours sombres ! Par contre les heures de nuit étaient interminables et on les savait peuplées par les morts, par le petit peuple qu'il ne fallait surtout pas déranger et par le démon lui-même, qu'on pouvait rencontrer sous la forme d'un chat noir aux yeux brillants.

Heureusement Gerda vivait en ville, on s'y sentait plus en sécurité la nuit que dans le chaos des campagnes. Dans son quartier, elle connaissait tous les commerçants, les artisans, les hommes du guet qui la saluaient à son passage. Et puis ces jours-ci, les rues étaient décorées de branchages, de pommes et de rubans. Le lendemain serait célébré, dans l'église illuminée pour l'occasion, la naissance de l'espoir. L'enfant Jésus, lumière qui renaît dans nos ténèbres.

L'atmosphère s'assombrissait et les commerçants rangeaient leurs marchandises avant de rabattre le panneau de bois qui fermait les échoppes. Gerda remonta son manteau et ramena le capuchon sur sa bouche. Kay vint vers elle. Il avait enroulé la pointe de son chaperon autour de son coup, à la manière des bourgeois.

— Gerda ! Ca y est, j'en ai une !

Discrètement, il lui montra une pierre plate, percée d'un trou. Elle était reliée à son poignet par une ficelle. Puis il la fit disparaître dans sa manche.

— Comment t'es-tu donc procuré une pierre à fées ? Ce n'est pas facile de trouver une pierre naturellement percée, même en cherchant !

— La vieille de la rivière...Dit Kay en baissant la voix.

— Tu es allé voir la vieille de la rivière ? Et toi, que lui as-tu donné?

La vieille était une sorcière et Kay n'avait pas les moyens de la payer...On disait qu'elle demandait des choses honteuses aux jeunes gens en échange de ses services...

— J'ai payé le prix demandé ! Et je l'aurai pour demain. Demain est la nuit des mères !

— Kay, demain est la nuit de la Nativité! Tu ne vas pas venir à la messe avec nous ? Par Dieu ! C'est si dangereux de se promener dehors cette nuit-là, pour le corps autant que pour l'âme !

— Je ne risquerai rien, la pierre à fées me protège des maléfices ! Et puis toi tu prieras pour moi pendant ce temps, alors, qu'est-ce que je risque ?

Les yeux verts de Gerda suppliaient :

— Ne fait pas ça, Kay, je t'en prie !

— Je te raconterai tout le lendemain et tu seras émerveillée par ce que j'aurais pu contempler !

Mathilde, la sœur de Gerda, apparut à la porte de leur maison :

— Gerda ! Rentre, la nuit tombe !

Mathilde avait dix huit ans et vivait au domicile avec son mari et ses trois enfants, qu'elle surveillait tout en attisant le foyer. Gerda ôta son manteau et vint se réchauffer auprès du feu

— Evite donc de te montrer avec ce possédé de Kay ! Gronda Mathilde. Tu as seize ans, il est grand temps de songer à te marier, non ? Ce n'est certes pas avec lui que feras bonnes épousailles ! Et t'exposer avec Kay agrippé à ton surcot fera de plus fuir les hommes ! A moins que tu ne veuilles être moniale ? Alors il te faudrait aussi renoncer à le fréquenter !

— Non, je ne veux pas épouser Kay ! Je le connais depuis notre âge le plus tendre. Dieu nous a accordés la vie alors que bien d'autres mouraient et il est comme un frère adulte, pour moi qui n'a que des frères enfants. Mais ce n'est pas un possédé ! Il a des passions qui ne sont pas les vôtres...Il a soif de connaissance.

— Alors qu'il se fasse clerc ! Et non pas marchand de légumes, comme son père ! Ils ne sont pas pauvres, mais s'il reprend le commerce, que vont-ils devenir ?

Kay était bizarre, en effet, on disait même qu'il allait rencontrer des juifs dans leur quartier, non pas pour emprunter de l'argent, mais pour parler avec leurs prêtres. C'est que certains de ces juifs étaient des sortes de mages...Et discuter avec eux, pour certains chrétiens, équivalait à faire son catéchisme chez le diable.

Mathilde frotta ses yeux qui piquaient à cause de la fumée et se planta devant sa sœur.

— Tu te souviens de l'histoire que racontait l'aïeule, la mère de notre mère ? De puissants sorciers avaient créé un miroir magique, qui révélait à chacun ses démons, faisait surgir les passions les plus inavouables, les aspirations les plus troubles. Ceux qui regardaient dans ce miroir ne pouvaient plus ignorer les enfers qu'ils portaient en eux et les diables affreux qui les peuplaient... Les gens les plus honnêtes et pieux se trouvaient horrifiés de ce qu'ils apercevaient en leur cœur. Et les sorciers triomphaient. Un jour passa dans le pays l'armée d'un roi d'orient, qui portait en tête leur relique: un portrait du Christ peint à son époque, avec Lui comme modèle. Cet icône était donc l'image fidèle de Notre Seigneur. Les sorciers alors se réjouirent ! « Il serait plaisant de voir ce que donne la rencontre de notre miroir et du nazaréen ! A-t-il lui-même des secrets inavouables ? » Mais lorsqu'ils le placèrent devant l'image, le miroir explosa en des milliers de morceaux, plus ou moins gros, qui volèrent dans tout l'univers...

— Je connais l'histoire, dit Gerda. Et je sais bien pourquoi tu me la racontes.

— Chaque morceau du miroir, même le plus petit, avait conservé le pouvoir du miroir tout entier et ceux qui en reçoivent un éclat sont livrés aux démons. Ces gens-là ont des idées bizarres, des mœurs bizarres. Ce sont ceux-là qui hurlent à la lune ou dansent la nuit, ou vont chez les juifs, ou sortent de la ville pour trouver les bois hantés par les fées et les nains.

— Tu ne le connais pas bien, Kay n'a rien de diabolique.

Quelques instants plus tard, dans le lit qu'elle partageait avec ses deux sœurs cadettes, Gerda repensait à Kay, aux risques qu'il allait prendre la nuit de Noël, à ses bizarreries... Mais jamais elle n'accepterait qu'on le traite de possédé. Kay leur faisait peur parce qu'il connaissait des choses qu'ils ignoraient et pas à cause d'un bout de miroir satanique.

Le froid envahissait la pièce très vite après que les braises du foyer avaient été couvertes, elle enfouit sa tête sous la couverture. Elle entendait dehors des bruits de pas et des cliquetis d'armes, le guet passait dans la rue. C'est souvent à ce son rassurant qu'elle s'endormait, mais cette fois elle pensa au mariage. Aux mouvements, aux soupirs qui lui parvenaient quelquefois du lit de ses parents ou de celui de Mathilde et son mari (mais pas en ce temps de l'Avent). Et encore à Kay. Et à la nuit traversée de corbeaux

## II

### *Chasse nocturne*

Le soir d'avant Noël, Kay était sorti de la ville avant la fermeture des portes. Maintenant que la nuit était tombée, il se tenait pelotonné au pied d'un gros arbre, recouvert de son manteau. La fourrure de mouton à l'intérieur le protégeait bien du froid, mais il n'en menait pas large. Son enthousiasme avait disparu dès qu'il s'était retrouvé seul dans le noir, à l'orée de la forêt, un peu en retrait du chemin où, disait-on, la chasse nocturne passait la nuit de la nativité. Ce n'était pas le calme relatif de la ville à ces heures là. Une grande variété de bruits trouait les ténèbres, aucun de rassurant. Cris d'oiseaux inconnus, mouvements qui froissent l'herbe...Mais où exactement ? La pierre à fée le protégeait du petit peuple, mais pas des loups ou des brigands. Il n'avait qu'un bâton pour se défendre et de toute façon il était seul et jeune, ni noble ni paysan, sans expérience du combat. Une fois de plus il se demandait s'il ne serait pas plus sage de faire demi-tour et d'aller frapper aux portes de la ville, toutes proches. Peut être les soldats lui permettraient-ils d'entrer par une porte dérobée...Mais la nuit changeait.

Elle avait pris une luminosité pâle, comme si la pleine lune s'était levée. Pourtant le ciel était couvert. Et de nouveaux bruits avaient fait cesser les autres. Des sons de cors, des galops de chevaux et des aboiements. Maintenant Kay voyait aussi bien qu'en plein jour les grands chiens qui surgissaient sur la route, des races élancées utilisées pour la chasse, d'un étrange poil blanc. Ils ne laissaient ni ombre ni trace de leur passage. Des sonneurs de cor sur des chevaux gris suivaient, dont Kay ne distinguait pas le visage, des corbeaux volaient en bandes au dessus du chemin. Les premiers chevaliers en armure apparurent. Le garçon remarqua juste l'aspect usé de leurs cuirasses, la végétation et la mousse qui les couvraient, et les cornes de cerf qui ornaient leurs heaumes. Il cacha sa tête sous son manteau lorsqu'il vit celui qui chevauchait au milieu d'eux, sur une monture blanche.

— « Lorsque le Grand Veneur arrivera, ne regarde pas ! » lui avait dit la vieille de la rivière. Il exerce une telle fascination que l'on en oublie toute prudence. Nul ne sait s'il le verra comme le plus beau des rêves ou le pire des cauchemars. Mais aucun mortel ne peut lui survivre, même avec une pierre à fée !

La forêt toute entière s'agitait. Les arbres se balançaient en craquant, des centaines d'ailes battaient l'air, des sifflements le traversaient. Un grognement se fit entendre, tout près de lui. Sans réfléchir il écarta un peu le manteau qui le couvrait...Un des chiens blancs était là

et l'observait. Ses yeux étaient rouges, remplis d'un feu qui n'était pas terrestre... pourtant le regard n'était pas celui, inexpressif, d'un animal, mais bien d'un être doué d'intelligence. Paralysé de terreur, Kay le vit bondir et s'éloigner... La pierre à fée était efficace !

Le bruit prenait des proportions formidables. Aux hennissements, frappes de sabots, chocs de pièces métalliques se joignaient des voix masculines qui hurlaient des mots que le garçon ne comprenait pas. Et puis des cris sauvages, certains gutturaux et d'autres, aigus, qui glaçaient le sang. Kay n'avait plus aucune envie d'être ici, il aurait aimé se réveiller dans son lit, se dire qu'il avait fait un bien vilain rêve et pour une fois être content d'aller aider son père à vendre ses légumes. Il finit par se rendre compte que le vacarme diminuait, s'éloignait. Petit à petit, les sons grinçants avaient été remplacés par un chant harmonieux qu'entonnaient des voix de femmes.

Kay sortit la tête de sous son manteau. L'air était plus vif et des mouches blanches de plus en plus nombreuses voletaient autour de lui. La neige... Sur le chemin maintenant couraient des cerfs, des biches, des sangliers, tous aussi blancs. C'était signe qu'Elle arrivait. C'était pour elle qu'il avait pris ces risques. Pour apercevoir le passage de La Dame Blanche, La Reine des Neiges et son cortège merveilleux. Les gens qu'il aimait fréquenter, ceux qu'on appelait sorciers ou possédés, lui avaient parlé de la beauté de cette créature mystérieuse et de l'aura qui s'en dégageait.

Un type d'attelage inconnu de Kay arrivait. Comme une sorte de chariot tiré par des cerfs immaculés, mais il n'avait pas de roue et glissait sur le sol qui se couvrait de neige à son approche. Il était fait d'un bois clair travaillé, sculpté d'arabesques et incrusté de saphirs. La femme qui le conduisait était entièrement blanche. Blanche la fourrure qui la vêtait. Blancs ses longs cheveux que parcouraient des colliers de perles, les divisant en mèches épaisses. Blancs son visage, aussi beau que celui de la vierge qui fascinait Kay à l'église. Caché derrière son arbre, le visage à peine émergé de son manteau, il se croyait invisible et l'aurait été à un humain. Mais le chariot s'immobilisa à sa hauteur et La Dame se tourna vers lui. Elle semblait l'attendre. Kay s'était relevé sous la neige. Face à elle, il n'éprouvait aucune crainte, juste un sentiment de calme et de beauté. Aussi, quand La Dame Blanche lui fit un geste amical, il se dirigea en toute confiance vers l'attelage. Les animaux qui l'entouraient s'étaient figés sur le chemin, sans un mouvement de frayeur à l'approche du jeune homme. Il pouvait à présent détailler de La Dame. Chaque trait de sa face semblait trouver la place qui convenait pour entrer en résonance avec les autres. Non, la Vierge Marie ne devait pas être plus belle.

— Ote là ton talisman, dit-elle. Tu ne pourrais me suivre avec.

Kay laissa tomber la pierre à fée sur le sol et saisit la main que la Dame lui tendait. Elle l'attira contre elle.

— Tu es glacé. Viens te réchauffer.

Elle entrouvrit sa fourrure et le fit se glisser dedans. Sous la pelisse blanche elle portait une robe rouge. Elle posa sa bouche sur celle de Kay et il eut la sensation de perdre conscience, de sombrer dans un gouffre noir, juste un instant. Le moment d'après il était merveilleusement bien, il n'avait plus froid. Il regardait La Dame et ses yeux bleus transparents lui rappelèrent les yeux verts de Gerda. Oui, là bas, très loin, il avait un père, une mère, une amie d'enfance qui se nommait... Il ne savait déjà plus trop comment. La Reine des Neiges l'embrassa à nouveau. Cette fois il ne se souvenait plus de rien mais n'en éprouvait aucun regret.

— Tu n'auras pas d'autre baiser, dit La Dame, car tu en mourrais...

Il s'abandonnait à l'étrange chariot qui avait repris sa course à travers la nuit blanche et noire. Derrière lui, le passé était noyé de brouillard. L'avenir était inconnu. Le cortège allait plus vite que le plus rapide des coursiers et les paysages défilaient, changeaient. Le monde tournoyait autour d'eux...

Il ouvrit les yeux, le lendemain, dans une chambre immaculée. Un flot de lumière entrait par une grande fenêtre, à l'est. Il remarqua tout d'abord qu'elle était garnie de carreaux de verre bleus, comme il n'en avait vu qu'aux maisons des plus riches ou comme les vitraux des églises. Il n'avait jamais couché dans un lit si moelleux et en déduisit que ça devait être ça, une couche de plumes!

A côté de lui, le corps lisse et blanc de La Reine des Neiges glissa vers le sien...

## *Signe divin*

L'église était glacée. Gerda, à genoux sur les dalles, se forçait à tenir cette position en récitant les quelques prières qu'elle connaissait, *Avé, Pater, Confiteor*, en alternance avec des supplications intérieures à Dieu et à La Vierge.

Kay était mort, disait-on. Le soir de Noël, les gardes l'avaient vu sortir de la ville, en direction de la forêt, mais ne pas revenir. Non loin se trouvait un des chemins qu'empruntait, précisément cette nuit-là, ce qu'on appelait la chasse sauvage ou nocturne ou mesnie Hellequin.

— Voila comment finissent ceux qui ont reçu un éclat du miroir diabolique, lui avait déclaré Mathilde, sur son ton bourru habituel. Tu dois l'oublier. Pense plutôt aux bons partis, parmi les garçons du quartier.

— Il voulait juste assister aux merveilles qui ont lieu la nuit de Noël, sanglotait Gerda. Les animaux qui se mettent à parler, les rochers qui bougent tous seuls...

— Grande merveille que de se mettre sur le passage de la mesnie Hellequin ! Qui croise la mesnie Hellequin rencontre son destin ! (Mathilde se signa) c'est le cortège des démons et des damnés et ils l'ont emporté corps et âme ! N'y pense plus, et ne perd pas ton temps à prier pour lui, c'est inutile !

Leur mère, de son air résigné, tentait de sécher les larmes de Gerda.

— Nul ne sait, ma fille, si c'est vraiment la chasse nocturne qui l'a pris ! Il est mort, c'est sûr, mais peut être est-il tombé sur quelque truanderie, ou des loups qui ont emmené sa dépouille dans la forêt. Il aura eu le temps d'implorer merci pour ses péchés. Continue de prier pour lui et ne désespère pas de la miséricorde de Notre Seigneur !

Elle avait toujours entendu que ce n'était pas la mort du corps qu'il fallait craindre, mais celle de l'âme. Cependant elle était persuadée que si Kay était perdu, elle aurait senti son cœur se briser à l'instant de son trépas, et son cœur le croyait toujours en vie. Mais le surlendemain de la disparition, les hommes de la famille de Kay et ceux de celle de Gerda, étaient partis explorer les environs, à la recherche de traces du garçon. A la onzième heure ils étaient revenus.

— Dis-moi, ma fille, lui dit gravement son père. Ceci lui appartenait-il ?

Il lui tendit une pierre percée, attachée par une ficelle. La pierre à fée.

— Je l'ai trouvée sur le chemin de la chasse sauvage. La neige n'est plus tombée, sinon elle l'aurait recouverte. Ma pauvre enfant, j'ai bien peur que ta sœur n'ait raison. La

mesnie Hellequin l'a emmené. Garde son talisman, bien qu'il ne l'ait guère protégé lui-même ! Je n'ai pas eu le cœur de le montrer à son père et à ses frères.

Gerda, deux jours après cette tragique nuit de Noël, se tenait dans l'église. Transpercée par le froid, ses genoux douloureux sur le sol dur, elle offrait ses souffrances pour le salut de son ami.

— Est-ce que je dois renoncer à le revoir? Donnez-moi un signe, Mon Dieu, éclairez-moi !

A ce moment un rayon de lumière traversa la nef et tomba sur la statue en bois peint de la vierge à l'enfant. Le ciel était bas et blanc depuis plusieurs journées et voilà qu'au moment de la prière de Gerda, une trouée s'était ouverte et le soleil avait pénétré l'église par une des étroites fenêtres. Coïncidence ? Pour la jeune fille, c'était là le signe demandé. Kay était vivant, mais où ? Et comment le retrouver ? En remuant ses mains engourdis, elle sentit la pierre à fées, fixée à son poignet.

— *La vieille de la rivière...*

Cette phrase de Kay avait ressurgi brusquement dans sa mémoire. Était-ce aussi une inspiration divine ? Gerda craignait les sorcières, mais si celle-là savait quelque chose, elle oserait l'affronter. Et si c'était Le Ciel qui l'envoyait voir la sorcière, il veillerait sur elle.

Il n'avait plus neigé mais l'herbe et les arbres nus étaient blancs, figés dans une pellicule de givre. Gerda suivait le sentier qui longeait la rivière, en bordure de forêt. Elle se sentait terriblement vulnérable dans ce silence troublé seulement par le bruit de ses pas sur les feuilles mortes et les cris des corbeaux. Elle murmurait ses prières pour se rassurer, espérant qu'elles suffiraient à éloigner les hommes qui égorgent les filles après avoir volé leur virginité, les bêtes sauvages affamées par l'hiver et plus terrifiant encore, les êtres surnaturels qui peuplaient la forêt. Kay lui en avait souvent parlé : élémentaux, elfes, nains et autres : il disait qu'ils n'étaient pas forcément méchants mais qu'il fallait savoir comment se comporter avec eux pour éviter leurs représailles. Gerda, elle, ne les différenciait guère des démons. Bien sur la pierre à fée était censée la protéger contre eux mais était-elle vraiment efficace ou était-ce un leurre ?

Quelle folie de s'aventurer seule jusque là ! Mais personne n'aurait accepté de l'accompagner. On lui aurait dit qu'elle s'accrochait à des chimères en refusant de se résigner à la mort de Kay. Et puis la vieille, on allait la voir individuellement et en secret. Pour faire prospérer ses affaires ou se venger, pour hâter un héritage ou se faire aimer. Cependant personne ne souhaitait que l'on sache qu'il s'était rendu chez elle, en amont de la rivière. Ce



n'était pas si loin de la ville, moins de deux heures de marche, mais comment pouvait-elle vivre seule dans ces lieux sauvages, sinon parce qu'elle avait partie liée avec le diable ?

Le chemin se faisait boueux et la rivière, en se rétrécissant, devenait impétueuse. Son lit était plus creux. Gerda avait entendu décrire le lieu et elle sut qu'elle arrivait. Une colline s'élevait à gauche et sur son flanc se trouvait une cabane de rondins et de torchis. Un feu brûlait devant l'entrée. Un nœud se formait dans la gorge de la jeune fille, mais elle n'avait pas fait ce trajet pour rien. Rassemblant toute son énergie, elle se dirigea vers la silhouette qui se tenait derrière le brasier, à moitié cachée par la fumée. C'était une vieille femme vêtue de peaux de bêtes, de longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules osseuses. Elle lui jeta sur un regard où brillait une étrange flamme, celle des possédés, sans doute :

— Ah ! C'est peu souvent que mes visiteurs ont si joli minois ! Hé bien, Damoiselle ? Tu n'as sans doute pas besoin de mes sorts pour trouver un mari ! Aurais-tu quelque chose qui pousse dans ton ventre et dont tu voudrais te défaire ?

Gerda rougit

— Non, je voudrais retrouver un autre joli minois, qui est aussi venu vous voir : mon ami Kay.

La sorcière se renfrogna :

— Ma belle enfant, il n'est point dans mes usages de parler de ce qui me visitent ; cela les feraient fuir ! Et mes services sont payants. As-tu quelques deniers ? Tu as l'air fille de marchand. Si tu veux que je t'aide donne-moi alors ce qu'on trouve à la ville, du vin ou des épices, ou une poule ? Sinon retourne chez ton père !

Gerda sortit son talisman de sa manche.

— Vous lui avez vendu ceci. Et depuis la nuit de Noël il a disparu.

L'expression de la vieille changea :

— Ha ! La pierre à fée ! Tu me dis qu'il a disparu ? Il n'en a donc plus besoin. Rends la moi !

— Je ne vous la rendrais que si vous m'aidez à le retrouver.

— Tu oses me défier ?

— Kay a acheté cette pierre, elle ne vous appartient plus. Mais je vous la céderai si vous me portez assistance...

La jeune fille cherchait à ne pas montrer sa peur. Cette femme pouvait-elle vraiment lui jeter un sort ? La changer en un animal répugnant ou lui prendre sa jeunesse d'un coup, la rendre aussi vieille qu'elle ? Pour l'instant elle se contentait de tendre sa main décharnée, aux ongles longs et sales. La neige se mit à tomber. Et la vieille éclata de rire.

— Par Le Grand Cornu ! Tu es plus hardie que maints solides hommes qui tremblent devant moi ! Entrons chez moi, avant que le froid ne nous pétrifie !

#### IV

##### *Domaine enchanté*

L'intérieur de la cabane sans fenêtre n'était éclairé que par le feu, devant la porte. Gerda aperçut de nombreuses plantes séchées, accrochées aux murs, des pots en terre et divers objets dont elle ignorait l'usage. Dans un coin, un tas de paille qui devait être la couche de la sorcière.

— Donne moi donc la pierre à fée, dit la vieille, je vais te dire où est ton compère. Je me souviens bien de lui et je t'indiquerai le chemin.

Elle saisit le talisman et le rangea dans une de ses poteries.

— La pierre à fée a un grand pouvoir. Elle protège du petit peuple et donne ascendant sur lui. Mais elle-même ne veut être liée à personne. Aussi, après avoir servi un possesseur un temps, elle lui échappe. Tu vois aujourd'hui c'est par toi qu'elle me revient ! bien plus tôt que d'habitude, d'ailleurs !

— Dites-moi où est Kay, je vous en prie...

La sorcière planta ses yeux dans ceux de sa visiteuse, assise en face d'elle.

— Il est venu me voir plusieurs fois. On lui avait parlé de celle qu'on appelle la Reine de Neiges, la Dame Blanche du cortège de la chasse nocturne. Une créature si belle, dit-on, belle comme le clair de lune, la nuit et les étoiles... Qui la voit est saisi d'une étrange langueur : il ressent la nostalgie d'un autre monde, qui nous fait jeter derrière nous celui-ci. Je lui ai indiqué comment la rencontrer. Et je l'avais prévenu de ce qui adviendrait : il l'a suivie sans résistance.

— Où l'a-t-elle emmenée ?

La vieille regarda dehors.

— La neige tombe dru et ne semble pas se calmer ! Et tu ne pourras pas rentrer avant la fin du jour. Il te faudra rester dormir ici. Demain je te montrerai comment le rejoindre.

— Non, dit Gerda. Mes parents seront très inquiets s'ils ne me voient pas ce soir !

— Crois-tu que tu retrouverais ton chemin dans la neige, avant la nuit ? C'est plutôt toi que mon hospitalité inquiète, au point de préférer te perdre et mourir de froid ! Tu crains que je t'embroche et te fasse rôtir comme un goret ?

Gerda se sentait plus courageuse, sa hardiesse avait payé, tout à l'heure.

— Comment une chrétienne peut-elle dormir sous le toit d'une servante de Satan ?

A nouveau, la sorcière se mit à rire.

— Satan ? Il n'est point mon seigneur ! Je ne connais personne de semblable en ces bois. Par contre il est autour de nous des puissances qui peuvent être aussi funestes que ce Satan que tu redoutes ou aussi secourables que les saints que tu pries. Il faut savoir les invoquer, en cela réside mon art.

— Et La Reine des Neiges, fait-elle partie de ces puissances ?

— Non point, car elle est Reine et la convoquer est bien au dessus de mes pouvoirs. Je ne t'en dirai pas plus sur Elle. Pour l'instant aide-moi à préparer à manger. Rassure-toi, je ne te servirai pas de la chair d'enfants morts sans baptême, mais celle d'un lapin pris dans mes pièges !

Le repas fut partagé en silence. La sorcière refusait d'aborder à nouveau le sujet de Kay et de l'endroit où il se trouvait : « Demain tu sauras ». La nuit tombait vite en ces temps de Noël et elle indiqua à Gerda un coin de la paillasse pour dormir.

La jeune fille, son manteau sur elle en guise de couverture, ne trouvait pas le sommeil. Les explications de la vieille ne l'avaient que très partiellement rassurée. Elle disait ne pas servir Satan, mais Satan est le père du mensonge, devait-elle la croire ? En tout cas elle avait bien reconnu avoir commerce avec le petit peuple. Kay aussi voulait approcher le petit peuple. Kay ? Elle lui dirait demain où le trouver ?

Soudain, elle entendit la sorcière se lever et sortir dans la nuit. Était-elle partie au sabbat ? Mais ce n'était pas vendredi. Qu'allait-elle faire dans la nuit glacée, en cet endroit isolé ? Chercher des complices ? Gerda se remit à prier, tout en se demandant si ses prières étaient efficaces en ce lieu, loin de l'église et de la protection des saints de la ville. *Mon Dieu ayez pitié de l'âme et du corps de votre créature pécheresse.* Des ailes battaient au dessus de la maison. Après un temps indéterminé à trembler, enfouie sous son manteau, elle perçut des

bruits de pas dans l'herbe, et quelqu'un entra. Mais c'était la sorcière qui se recoucha et ne bougea plus. Gerda sombra dans un sommeil noir.

— Lève-toi ! Je vais te conduire à Kay !

Le Jour était clair et encore plus froid. Gerda se redressa en frissonnant, elle avait du mal à revenir à la réalité, à la lumière...La vieille de la rivière se tenait devant elle, l'air grave. Elle tenait une poterie dans une main et y plongea trois doigts qu'elle ressortit, couverts d'un produit grassex

— Pour nous rendre là-bas, il faut que je t'enduisse de cet onguent...

Elle passa la substance sur les paupières, les poignets les épaules de Gerda.

— « Là-bas » ? dit cette dernière. Mais où ? Et...Cet onguent n'est-il pas celui dont se frottent les sorcières pour...Se rendre au sabbat ?

— Ne parle pas de ce que tu ignores. Viens, maintenant !

Dehors, le paysage était recouvert d'un blanc scintillant. Le soleil se montrait dans un ciel encore envahi de nuages.

— Mais où allons-nous ?

— Où la Reine des Neige a-t-elle emmenée Kay, d'après toi ? Il est LA !

Elle indiqua la colline.

— Si je me suis installée ici, c'est que cette colline est une butte-aux-fées. Toi tu ne vois rien d'autre que des roches, des herbes et des arbres, mais c'est une entrée des royaumes féériques. Et dans un de ces domaines magiques qu'il vit.

— Mais...

— Plus de questions. Suis mes pas, ne t'en éloigne en aucune façon et ne t'étonne point de ce que tu verras.

La vieille, un long bâton à la main, prit un sentier qui contournait la colline par la droite, en murmurant des paroles incompréhensibles. La jeune la suivait en silence, et se rendit compte au bout d'un court moment qu'elles étaient revenues à leur point de départ. Mais la sorcière continua, reprit le même chemin, marqué par leurs pas dans la neige. Un vent glacé soufflait et il prit encore plus de force au deuxième tour. Et la circonvolution continua. Le froid sembla alors se calmer, disparaître au quatrième. La tête de Gerda tournait et tournait de plus en plus à mesure qu'elles repassaient dans le sillon boueux formé dans le blanc du sol. Sa vision se brouillait. C'était toujours le même chemin, pourtant maintenant il lui semblait descendre en spirale. Les septième et huitième tours parurent bien plus courts. A la fin du

neuvième, elle sentit le sol céder. Elle tombait à l'intérieur du cercle qu'elles avaient tracé en marchant.

Elle se rendit compte qu'elle était affalée sur un tapis d'herbes épaisses. Elle se redressa dans une lumière dorée déclinante, semblable à celle d'un crépuscule estival. Autour d'elle, plus de neige, plus de colline. Une clairière s'étendait, remplie de fleurs multicolores. Des arbres aux feuilles de toutes les nuances de vert l'entouraient, mais cet endroit n'avait rien d'une forêt sauvage, il lui rappelait les jardins dont s'entouraient les plus riches bourgeois de la ville, en plus enchanteur. Elle ôta son manteau qui était trop épais dans cet air doux. Au dessus d'elle pas de ciel, une sorte de brume d'où émanait la lumière. Un ru coulait au milieu et en amont, la luminosité se faisait plus intense. Elle s'y dirigea, envoûtée, sans trop savoir pourquoi. Où était la sorcière ? Cet endroit était donc le domaine dont elle lui avait parlé ? En approchant, elle vit entre les arbres une petite cascade qui tombait d'un promontoire rocheux. Devant, un homme se tenait assis sur une pierre, vêtu d'un riche habit rouge et vert. Elle le reconnut alors.

— Kay !

Elle courut vers lui et prit ses mains dans les siennes.

— Je te croyais perdu...

— Moi je savais que tu me rejoindrais...dit Kay. Je t'attendais, ici, en parlant avec mes compagnons...

Il désigna un buisson. Gerda y aperçut alors un petit homme vert qui se confondait avec le végétal. L'être lui adressa un geste de la main et bondit, fila comme un lièvre, avant qu'elle ait pu bien le détailler. Elle poussa un cri.

— Tu sais que j'ai grand peur du petit peuple !

— Il ne faut pas. Ici, il est bien inoffensif...Regarde celui-là !

Dans un arbre, à proximité d'eux, elle vit des yeux briller, une bouche s'ouvrir. Le tronc avait la forme d'un corps humain.

— Viens, dit Kay en lui tendant la main. Marchons un peu. Ici il n'y a ni froid ni grosse chaleur, ni guerre ni maladie. Pas besoin de maison pour s'abriter, l'herbe est plus tendre pour le repos que le lit des grands seigneurs.

— En ville, on te croit emporté en enfer par la chasse sauvage...

— Cet endroit ressemble-t-il à l'enfer ?

— Non ! Plutôt au jardin d'Eden...

La reine des Neiges, raconta-t-il, après l'avoir emmené dans son palais et fait voir des merveilles qu'on ne saurait décrire, lui avait donné le choix de là où il voulait aller, excepté

chez les humains où il ne pouvait plus retourner. Il avait demandé de vivre dans un domaine enchanté où Gerda pourrait le rejoindre. Ainsi le petit peuple, selon sa manière d'agir, avait guidé les événements, par des « hasards », des signes, qui avaient amené son amie jusqu'à lui.

— C'est donc le petit peuple et non pas Dieu, qui a été mon guide ?

— Peut être que Dieu guidait le petit peuple...

— Nos familles vont être dans le deuil...

— Au diable nos familles, ici est un autre départ...

Main dans la main, ils étaient parvenus à un sous-bois empli de chants d'oiseaux, plus beaux qu'aucun connu dans leur monde d'origine. Kay se fit plus tendre, déposant baisers et caresses sur les cheveux de son amie, l'attirant tout contre lui.

— Dans ce nouvel Eden nous sommes comme Adam et Eve, sois donc mon épouse, murmura-t-il

Gerda était troublée, gênée, elle n'avait jamais sérieusement envisagé cela...Sauf quelquefois, secrètement...elle disait souvent considérer Kay comme un frère, mais, se dit-elle, Adam et Eve étaient en quelque sorte frère et sœur autant qu'époux...Elle se laissa embrasser. Mais le garçon la renversa doucement sur l'herbe et attrapa le bas de son surcot. Elle se débattit.

— Non ! Nous ne sommes pas encore mariés !

Kay se mit à rire.

— Il n'y a ici aucun prêtre pour célébrer nos épousailles ! Dieu bénira lui-même notre union !

— Alors respectons le temps des fiançailles ! Tu ne me prendras pas comme une ribaude !

— Adam et Eve se sont-ils abstenus ?

Il ne la lâchait pas et la regardait d'un air furieux, qu'elle ne lui connaissait pas.

— Désolée de troubler ce doux entretien !

La sorcière s'avancait vers eux, toujours son grand bâton à la main. Elle paraissait plus jeune, plus belle, et était vêtue maintenant d'une robe verte.

— Nous parlions de nos fiançailles, dit Gerda.

— En ce lieu vous élèverez vos enfants, protégés de la douleur du monde, et je serai leur aïeule, dit la sorcière...

— Explique-lui donc que les enfants ne naissent point par de belles paroles ! S'écria Kay, plein de colère.

Gerda sentit son cœur se déchirer.

— Kay, penses que ta mère pleure en pensant à toi, en ce moment !

— Que ma mère vive sa vie, et je vivrai la mienne !

La jeune fille éclata en sanglot

— Tu n'es pas Kay ! Sa mère est morte en mettant son frère cadet au monde !

Le corps du garçon se mit alors à se dilater, à grandir jusqu'à dépasser la cime des arbres. Un être monstrueux de plusieurs pieds de haut, avec des yeux de félin mais pas de visage, se tenait à sa place.

— Maudite sorcière ! Vociféra-t-il d'une voix horrible. Tu m'avais promis qu'elle m'ouvrirait ses cuisses ! Que la peste emporte la race des humains !

— Aldamus ! Cria la sorcière en levant son bâton. Par ton nom je te lie et par mon bâton de pouvoir je te chasse !

La créature disparut, mais la lumière dorée était devenue pénombre. Les arbres s'agitaient et l'air était rempli de murmures menaçants.

— Je crois qu'il nous faut partir, dit la sorcière.

Elle frappa son bâton sur le sol et la nuit se fit autour d'elles.

Le froid saisit Gerda. Elle était dans la neige, devant la cabane de la sorcière. Elle s'empressa de remettre le manteau qu'elle avait sur les bras. La vieille femme se tenait là, à nouveau en peaux de bêtes

— Tout n'était que diableries ! Pleura Gerda. J'ai donné foi à vos propos et vous avez voulu me livrer à ce démon...

— J'ai voulu te garder près de moi, en te construisant un monde de menteries, mais où tu aurais pu être heureuse. J'aurais eu une fille à visiter tous les jours, plutôt que ma solitude. Quand à Aldamus, ce n'est point un démon, mais un esprit familier que je croyais capable de plus de maîtrise.

— Vous ne savez donc pas où est Kay...

— Mon enfant, il vaudrait mieux que tu le laisses suivre son destin. Mais si tu veux suivre ta quête, je t'équiperai pour, car le remord me ronge. Je ne peux faire plus et sache que tu vas vers de grands périls. Mais au fond, mourir dans sa quête n'est-il pas préférable au renoncement ?

V

*Marches nordiques*

La sorcière la fit entrer dans la cabane et s'asseoir sur le sol.

— Je pense qu'il serait vain de te demander de rester avec moi. Je n'aurais pas la chance de celle qui m'a recueillie quand mes parents sont morts et m'a enseignée l'Art Noir. Le destin d'une sorcière est de vivre exclue du monde, comme une lépreuse. A mon trépas ce seront les nains et les gnomes qui s'occuperont de mon corps, et peut être vaut-il mieux ne pas savoir comment. Quant à mon âme, j'ignore ce qu'il en adviendra.

Sa voix se raffermir :

— Mais assez pleuré son mon sort. Tu crains le petit peuple, mais pour une jeune fille comme toi, le seul espoir de survie en ton errance viendra d'eux. Aussi te rendrais-je ceci.

— La pierre à fée ! S'écria Gerda.

La vieille en ôta la ficelle grossière et la remplaça par un lacet de cuir, bien plus long.

— Porte-la autour de ton cou, sous ta chemise. Ainsi les créatures des bois et des éléments ne pourront te nuire et surtout ils t'obéiront. Mais comment les soumettrais-tu si tu ne les vois pas ? Aussi devrais-je à nouveau d'enduire d'un onguent.

Dans un autre pot, elle prit une pommade dont elle frotta les paupières de sa protégée.

— Ho ! Cela me chauffe, plus que l'autre ! Mes yeux pleurent !

— Cela va vite passer. Cet onguent là ne fait pas voir de faux paradis, mais donne la vision de vérité. Tu reconnaîtras le petit peuple, même s'il se cache sous la forme d'animaux, de plantes ou de pierres. Et n'oublies pas que le talisman te protège d'eux, mais pas des hommes. Et aussi qu'il me reviendra un jour.

— Madame, je vous en remercie, dit Gerda. Mais où chercher Kay ?

— Voilà que je suis une Dame, maintenant ! Ricana la sorcière. Dirige-toi vers le nord, la période est favorable. Les douze jours entre Noël et l'Épiphanie forment un temps magique, où les portes entre les mondes sont ouvertes. Si la Reine des Neiges a emporté ton mignon, tu devras les franchir pour le retrouver. Après...Je ne peux plus rien te garantir !

Elle fit un geste vague de la main.

— Maintenant je vais pratiquer un sort puissant. Tu as entendu parler des sorcières qui traversent le ciel, n'est ce pas ? Je vais convoquer les sylphes, esprits de l'air qui te porteront jusqu'à la cité des Marches du Nord. Là tu devras rencontrer les souverains, le Prince Rud le rouge et la princesse Wid la blanche. Eux t'indiqueront le chemin. Ils possèdent l'ancienne sagesse.

Comment elle, Gerda, fille de fromager de la ville d'à côté, pouvait-elle rencontrer un Prince, une Princesse ? Les souverains d'une cité dont en plus elle ignorait l'existence ? Ils



possédaient « l'ancienne sagesse ». Mais quelle était cette « ancienne sagesse » ? Elle ne put poser ces questions car la sorcière avait levé son bâton en clamant des mots inconnus. Le vent se mit à tourbillonner autour d'elle et bientôt elle aperçut dans l'air des visages charmants, éthérés, mais changeant d'aspect en permanence.

Et elle hurla.

Elle s'élevait dans les airs, enlevée par des mains invisibles ! Très vite elle survolait la rivière et la forêt, qui avait pris l'apparence d'un tapis de mousse, vu de si haut...en tournant la tête elle aperçut encore la ville et elle ferma les yeux, tant le vertige la prenait.

— Tu es en apprentissage sorcière ? Tu n'as jamais volé ? Murmuraient des voix ironiques dans le vent. Inutile de répondre qu'elle n'était pas sorcière. Elle se laissa entraîner, suffoquant un peu, morte de peur. Elle perdit un peu la notion du temps, mais sentit qu'il faisait de plus en plus froid.

— Nous arrivons, maîtresse, dirent les voix.

Elle osa alors regarder au dessous. Elle vit une cité fortifiée, surmontée par un grand château. Au delà des murs d'enceintes hérissés de tours s'étendait à perte de vue une épaisse forêt. La neige recouvrait les hauts sapins et les toits. Une large voie y menait, sur laquelle circulaient piétons, cavaliers et chariots.

— Nous te déposerons un peu en retrait de la porte sud, chuchotèrent les sylphes. Il ne serait pas bon pour toi qu'on te voit arriver par les airs !

Elle soupira de soulagement lorsque ses pieds touchèrent le sol dans une petite clairière. *Voler est quand même bien diabolique pour les humains, sinon Dieu les auraient pourvus d'ailes.* Elle se glissa entre les arbres enneigés. Elle voyait des choses qu'elle aurait ignoré la veille : des formes, mouvantes ou immobiles, dans les troncs, les branches, les buissons. Des yeux qui l'observaient. *Je ne dois plus avoir peur du petit peuple. La sorcière m'a dit que c'est de lui que dépend ma survie.* Elle déboucha sur le chemin, et se mêlant aux autres arrivants, franchit bientôt la porte de la ville. Les gardes lui jetèrent un regard soupçonneux ; il semblait que peu d'étrangers viennent ici.

C'était donc ça les Marches du Nord ! La ville était bâtie sur une colline. Beaucoup de soldats parcouraient les rues en pente, même les commerçants et artisans étaient grands et forts, taillés pour le combat. Au sommet trônait le château, avec en son centre une large tour qui surmontait l'ensemble. De nombreux points noirs volaient autour et Gerda comprit qu'il s'agissait de grands corbeaux, dont les cris résonnaient dans toute la ville, sous le ciel bas. Qu'allait-elle faire, seule dans cet endroit inconnu ? Chercher une maison-Dieu, lieu d'accueil tenu par des moines ? Ou se rendre directement au château où devaient vivre les souverains ?

Alors qu'elle se décidait d'emprunter la rue principale qui y montait, un des oiseaux se posa sur l'enseigne d'un forgeron, au dessus d'elle. Sans trop savoir pourquoi elle reconnut en lui un esprit de la nature, et lorsqu'il croassa, elle comprit son langage.

— Cra ! Que cherches-tu, jeune sorcière ?

— Je dois rencontrer le prince Rud et la princesse Wid.

— Cra ! Je suis un des guides de leurs corbeaux sacrés. Je dirige leur meute pour la chasse et la guerre.

Pour Gerda, que l'on déclare sacrés ces oiseaux noirs au cri lugubre était blasphématoire. Mais elle avait appris que le monde était plus complexe qu'elle le croyait jusque là.

— Cra ! Tu vois le donjon ? En haut se trouve une chambre carrée, sans autres ornements que le lit rouge du prince et le lit blanc de sa compagne où ils sont étendus en ce moment. C'est la chambre des visions. Leurs âmes s'échappent par l'orifice du plafond, et ils voient ce qui est caché, du présent, du passé et du futur.

— Il faut qu'ils m'accordent une audience, pour retrouver mon ami Kay.

— Cra ! Tu ne pourras pas entrer au château, jeune sorcière. Cette ville est une marche, aux frontières des territoires ennemis. Tout étranger est suspect. Et l'ennemi use de ribaudes comme espionnes.

— Je n'en suis pas une ! protesta Gerda.

— Pour les gens d'ici, une étrangère seule est une ribaude...Ou une sorcière ! Cra !

*Et je ne suis ni l'une ni l'autre...* Pensa-t-elle.

— Comment faire alors ?

— Les souverains sont sages, mais leur entourage est obtus ! Il te faudra ruser pour les rencontrer. Suis-moi, tu dois ressortir de la ville. La sagesse consiste parfois à s'éloigner du but pour mieux l'atteindre ! Cra ! Cra !

Voletant devant elle, le corbeau lui fit repasser la porte sud et s'enfoncer dans la campagne déserte, jusqu'à un épais bosquet d'arbres. Il se mit à gratter le sol en poussant son cri « Cra ! Cra ! »

— La peste soit de ces aériens qui nous dérangent en plein jour, dans cette maudite lumière ! Que veux-tu encore, Valgfar ?

Une petite silhouette noire, qui abritait tant bien que mal ses yeux brillants avait surgi entre les arbres.

— Cette humaine, qui porte la-pierre-à laquelle-on-obéit, veut rencontrer le couple princier dans son donjon. Indiquez-lui le chemin !

— Qu'elle me suive, c'est par là !

La créature avait disparu derrière un des arbres. Gerda vit que dans le tronc creu s'ouvrait un large trou, noir comme une bouche de l'enfer. Elle hésita.

— Il te faut y aller, les gnomes connaissent les voies de la terre ! Croassa le corbeau.

Elle faillit faire le signe de croix, puis se dit que ce geste devait déplaire au petit peuple. Retenant son souffle, elle se glissa dans le trou. Une pente douce descendait et vite débouchait sur un grand boyau. Dans le noir total, ses pieds touchèrent un sol pavé. D'abord elle avait volé dans les airs, maintenant elle descendait sous terre. Plusieurs paires d'yeux lumineux la détaillaient.

— Tu n'aimes pas être ici ? Pourtant ce sont tes semblables qui ont construit ce tunnel, pour pouvoir fuir le château si besoin était. Il mène juste sous le donjon.

— J'ai l'impression d'étouffer dans ces ténèbres !

— Nous voyons, cela suffit et notre lumière n'est pas la vôtre. Nous te guiderons.

La main qui saisit celle de Gerda n'était pas plus longue que celle d'un enfant, mais large et ferme, froide et velue. Elle la guida en aveugle un long moment, lui fit monter un escalier, jusqu'à ce qu'une lueur apparaisse. Des torches allumées étaient fixées au mur.

— Tu n'iras pas loin sans ça, dit le gnome qui restait caché dans l'ombre.

Il lui tendit un vieil os jaune et desséché.

— D'où cela sort-il ? demanda Gerda

— Peu importe sa provenance. Mets-le entre tes dents et tu seras invisible aux yeux des hommes. Puis monte toujours et tu arriveras au logis princier. Mais même s'ils ne te voient, méfie-toi, la garnison est rusée !

L'os avait une odeur de terre et de rance, mais Gerda ne vit plus ses pieds, ce qui l'encouragea à continuer. Elle montait les escaliers, suivait les couloirs, sans que les soldats qu'elle croisait ne réagissent à sa présence. Elle prit vite de l'assurance et se mit à rêver à des gnomes qui iraient chercher l'eau au puits à sa place, des sylphes qui la transporteraient sans fatigue, des sylvains qui ramasseraient le bois pour elle... Elle vivrait comme une Dame de la noblesse ! Finalement, la magie facilitait bien la vie ! Aussitôt le remords la saisit ; ces pensées offensaient sans doute Dieu ! Et la suite lui apparut comme le châtement immédiat de ses rêves impies.

Un groupe de soldats jouait aux dés dans un recoin du corridor. A côté, deux grands chiens étaient attachés à des anneaux fixés dans le mur. Lorsque Gerda approcha, ils se mirent à aboyer et tirer sur leurs chaînes, alertant les gardes.

— Ils sentent quelque chose ! s'écria un géant blond en les détachant.

Les deux molosses, tenus en laisse eurent vite fait de coincer la jeune fille invisible contre le mur.

— Il y a quelqu'un, là, que nous ne pouvons voir !

Les gardes pointaient leurs lances vers elle. Elle n'avait plus qu'à enlever l'os de sa bouche, et de se montrer à eux.

— Pitié Messires ! Je ne fais rien de mal ! Je ne suis qu'une pucelle qui cherche à rencontrer vos princes, pour qu'ils me portent secours !

— Pucelle, cela m'étonnerait ! dit ironiquement le géant. Tu as l'air rouée en sortilège, et les sorcières vierges sont plutôt rares ! C'est donc cet os qui nous empêchait de te voir ? As-tu d'autres amulettes sur toi ?

Avec des rires gras, ils fouillèrent ses vêtements, non sans en avoir profités pour promener partout leurs mains et en sortirent la pierre à fée.

— Mettez-la au cachot, ordonna le géant et ne vous avisez pas à tenter de la forcer, elle peut avoir des sorts cachés jusque dans son ventre ! Quand à toi, le bailli te verra demain et l'affaire sera simple ! Tu as pénétrée par sorcellerie dans le donjon pour nuire à leurs Altesses ! Tu seras sans doute précipitée des remparts avant la sixième heure !

Gerda était enchaînée au mur d'une cellule obscure, tout espoir l'avait désertée. Privée de la pierre à fée, elle ne pouvait s'en sortir. Il ne lui restait plus que la prière. Elle demandait pardon d'avoir usé de magie, pardon de s'en être sentie invincible, pardon pour tous ses péchés. Elle allait mourir ignominieusement à seize ans, exécutée comme une criminelle. Elle avait versé toutes ses larmes, supplié en vain qu'on l'écoute, qu'on la croit. Maintenant elle attendait, presque en paix. Elle n'aurait pas trouvé Kay, jamais connu ni l'amour ni l'enfantement, mais s'accrochait à cette phrase de la sorcière : *mourir dans sa quête n'est-il pas préférable au renoncement ?*

On ouvrit la porte du cachot. C'était le grand garde blond.

— Tu voulais rencontrer le prince et la princesse ? Réjouis-toi, ils demandent à te voir. Mais tu ne perds rien pour attendre !

On la conduisit dans une grande salle, plus haut et elle fut jetée au pied de deux trônes. Sur l'un, était assis un homme roux vêtu de rouge, sur l'autre une femme en robe blanche, aux cheveux d'un blond platine. Derrière eux, une tenture portait leur blason : un arbre sur lequel se perchaient des corbeaux. A droite de l'arbre, un soleil rouge. À gauche, une lune blanche.

— Ne crains pas, dit l’homme. Je suis le prince Rud, et voila la princesse Wid. Nous t’avons vu dans nos visions et savons que tu n’as pas de mauvaises intentions. Mais pourquoi as-tu pris ces risques pour nous approcher ?

Elle raconta la disparition de Kay et les péripéties de son histoire. La Princesse Wid prit la parole.

— Si ton ami a été choisi par la Reine des Neiges, béni soit-il ! Ne cherche pas à le ramener. Ce serait sacrilège, et tu subirais la colère des dieux de l’Hyperborée !

— L’Hyper...borée ?

— L’Hyperborée est le centre des centres, le pays immobile au milieu de l’univers en devenir. C’est là que passe l’Axe des mondes, l’Arbre Yddgrasill qui les soutient tous. Et c’est là que règnent les souverains secrets, qu’on appelle Le Grand Veneur et la Dame Blanche, ou de bien d’autres noms. Nous, Rud et Wid, sommes leurs représentants ici-bas. Ils parcourent le cosmos à certaines périodes et leur chevauchée est la Chasse Sauvage. Chez toi on la croit maléfique, mais c’est parce que sa puissance détruit les profanes. Seuls les initiés peuvent approcher les mystères de La Vie et de La Mort.

Gerda ne comprenait rien à ce langage, mais le couple l’impressionnait par la noblesse qui s’en dégageait. Toujours à genoux, elle tendit ses mains vers eux.

— Altesses, vous êtes des sages et des voyants. Je m’en remets à vous, je ne suis qu’une fille de marchand, une étrangère. Mais je sais aujourd’hui que si la providence m’a guidée ici, c’est parce mon sort est lié à celui de Kay...

Elle se tut, incapable d’exprimer davantage ce qui bouillonnait en elle. Le prince se leva.

— Mon enfant, cette nuit nous dormirons encore dans la chambre des visions, et demain nous déciderons, selon ce qu’il nous aura été révélé. Ce soir, tu n’es plus prisonnière, tu es notre invitée.

Sur un geste de Rud, les gardes se retirèrent. On servit un repas de reine à Gerda, viandes rôties, vin, fromages, fruits secs et on la fit coucher, seule dans un lit moelleux où toute sa famille aurait dormi.

## VI

### *Forces chaotiques*

Le couple reparut le lendemain matin.

— Nous t'avons vu dans nos visions, dit Rud. Tu étais étendue dans le palais de la Reine des Neiges. Nous ne pouvons dire si tu dormais ou si tu étais morte. Mais tel est ton destin. Tu dois donc continuer ta quête.

— J'étais peut-être morte ? Murmura Gerda

Wid lui présenta la pierre à fée et la lui passa à nouveau autour du cou. Elle plongea ses yeux bleus, implacables de force et de douceur, dans les yeux verts de la jeune fille.

— On ne peut échapper à son destin, dit-elle, il faut l'accomplir avec joie. Un jour cet univers lui-même s'écroulera et retournera au chaos. Nous avons déjà vu, Rud et moi, notre fin, sur le champ de bataille. Il tombera le premier, percé de flèche, dans la plaine enneigée. Moi je continuerai à trancher dans la masse sauvage et une lance me transpercera le corps. Je frapperai et tuerai encore cinq ennemis avant de m'effondrer. Notre sang sera rouge sur la neige blanche, à côté des dépouilles noires de nos corbeaux. Mais notre devoir aura été accompli. Pour franchir les portes de l'Hyperborée tu dois traverser la forêt. Elle est peuplée par les forces du chaos. Nous t'appêtons un chariot et une escorte. Eux ne reviendront pas, mais toi, si c'est ta destinée, tu iras plus loin.

Le chariot avait quitté la ville par la porte nord et avançait sur une route à travers des sapins, les plus hauts que Gerda ait jamais vus. Le vent glacé s'était remis à souffler, elle s'emmitoufla dans les fourrures supplémentaires que le couple princier lui avait données. Le soldat qui chevauchait près d'elle était le grand blond.

— Je m'étais trompé sur toi, dit-il. Ca n'a plus guère d'importance, pour moi la route se terminera dans cette forêt. Par contre, toi tu iras plus loin, puisque leurs altesses t'ont vue chez la Reine des Neiges.

- Peut être morte...

— Peut être, oui ! Si les trois sœurs, dans les racines d'Yddgrasill en ont décidés ainsi, tu n'échapperas pas à leur plan...

— Tout serait donc joué à l'avance ? Moi je pense que je prends mes décisions librement et je m'en remets à Dieu pour la suite. Il me conduit à mon bien.

— Moi je crois que mon honneur est de suivre le fil qui est le mien dans la grande trame des mondes, et d'aimer le motif qu'il y laissera. Tel est mon bien.

Ce furent les dernières paroles qu'il lui adressa. A un endroit le sol s'encaissait, le chemin se rétrécissait et descendait entre des masses d'arbres noirs, encapuchonnés de neige blanche. Alors que le convoi s'engageait dans le passage, des cris sauvages retentirent de tous les côtés. Des formes à demi humaines surgissaient de l'ombre, brandissant des haches, des massues, des épées. Paniquée, Gerda se pelotonna au fond du chariot et ne vit plus rien, mais elle entendait les hurlements, les râles d'agonies, des chocs contre le bois du chariot, le bruit mat des lames dans les chairs et celui des massues brisant les crânes. Quelques invocations dans une langue nordique, comme une prière au moment de la mort... Rapidement le combat semblait s'être terminé et elle comprenait bien quelle en avait été l'issue.

Une voix de femme s'éleva :

— Voyons ce qu'ils convoyaient de si précieux pour s'être aventuré sur notre territoire!

Paralysée par la terreur au fond de son chariot, Gerda ne put faire un geste et comme dans un cauchemar, vit se pencher sur elle un groupe d'hommes aux peaux peintes couleur cendre et terre, traversées de motifs barbares. Ils étaient couverts de peaux de bêtes, loups et ours principalement, les têtes évidées de ces animaux recouvraient leurs propres têtes. Leurs armes, certaines primitives mais meurtrières comme des casse-tête de bois dur, d'autres plus sophistiquées, étaient sanglantes jusque sur leurs manches. Au milieu d'eux se tenait une femme, aussi poissée de sang que sa large épée. Grande et carrée, presque autant qu'un homme, ses cheveux roux liés en queue de cheval, elle portait une cuirasse de cuir renforcée de pièces métalliques et doublée de fourrure. Elle éclata de rire en voyant Gerda.

— Mais ce doit là être une authentique princesse nordique, nourrie des plats les plus raffinés et au corps oint des plus riches pommades! Cela fait longtemps que nous n'avons pas goûté de chair humaine de qualité, celle des soudards est trop endurcie ! Ce soir, nous mangerons une friandise !

Elle tira Gerda par les cheveux et exposa sa gorge dans l'intention de la trancher, mais les hommes grognèrent, ils voulaient d'abord connaître ce corps autrement qu'avec leurs dents. Leur victime cherchait en vain les mots de l'*Ave Maria*, mais sa pensée ne voulait plus fonctionner. Elle se sentit sur le point d'échapper à la réalité par l'évanouissement quand quelqu'un s'interposa.

Gerda vit une fille de son âge, au corps peint et vêtue d'une peau de loup comme les autres, qui avait bondi entre elle et les barbares. Elle brandissait un long poignard et en menaçait l'assemblée

— J'ai éventré trois hommes de l'escorte à moi toute seule, j'ai droit de choisir ma part ! Il n'y a personne de mon âge ici, celle-là je la veux comme esclave et compagne de jeu ! Lorsque la femme, qui semblait diriger le groupe fit un pas vers elle, elle lui posa pointe de son couteau sur le ventre.

— Pourrais-tu percer le ventre qui t'a porté, Slid? demanda la femme

— En doutes-tu ? répondit la jeune

La femme fit un grand sourire qui révéla des dents limées en pointe.

— Ha ! Tu es bien ma fille ! Je te l'accorde donc, elle est à toi.

Comme des murmures désapprobateurs s'élevaient des hommes, elle brandit son épée vers eux :

— Certains ont des doléances à formuler ?

— Ils ne te tueront pas tant que je ne serais pas fâchée avec toi, dit Slid à Gerda. Et dans ce cas là, c'est moi qui le ferais.

Elle la fit sortir du chariot. Dehors, le spectacle était horrible. Les soldats gisaient au milieu de leur sang, de leurs tripes et de leurs cervelles répandus. Seul le grand garde était encore vivant, quoique grièvement blessé. Sans ménagement, il fut ligoté et jeté dans le chariot. Les hommes dépouillèrent les cadavres de leurs armes et tranchèrent, comme trophées, des têtes, des mains...Les deux femmes, en ricanant, les amputèrent d'autres organes. Gerda, grâce à l'onguent de la sorcière, vit des formes noires qu'elle ne connaissait pas se glisser entre les corps et se repaître du sang versé. Kay lui avait parlé de certains elfes noirs et sanguinaires...

Slid lia les mains de sa prisonnière dans le dos, lui passa un nœud coulant autour du cou et l'entraîna ainsi derrière elle quand la troupe se mit en marche. Dans un état d'hébétude total, Gerda marchait dans la neige, et elle remarqua, entre les grands arbres, le petit peuple qui s'enfuyait à l'approche de la troupe. Par contre les silhouettes noires marchaient parmi eux et certaines s'approchaient d'elle avec un chuintement écœurant. Heureusement la pierre à fée la protégeait !

Ils arrivèrent devant une grotte protégée par un mur haut et large, fait de crânes et d'ossements empilés. Ils entrèrent.

L'intérieur de la caverne était aussi vaste qu'une cathédrale, avec de nombreuses ramifications, mais c'était la cathédrale du diable ! Aux lueurs des torches, partout où elle se



tournait, Gerda apercevait des têtes, des membres coupés, qui séchaient, suspendus à des bâtons, des crânes jaunis, des sculptures de bois ou de pierre aux formes effrayantes. Là, vivaient ceux qui l'avaient enlevée, des couches rudimentaires, des instruments divers jonchaient le sol. La jeune barbare l'emmena dans une grotte secondaire, assez petite, et la détacha. Là, à côté d'une paillasse et de quelques armes, se tenaient plusieurs animaux : des chiens, différents oiseaux...Et surtout un couple de faucons sur une corniche et une bête qui ressemblait à un cerf, dans un recoin de la roche. Gerda reconnut que ces trois là étaient des esprits animaux, comme le corbeau en ville.

— C'est ma chambre, dit Slid. Et voici mes bêtes.

Elle tendit les mains et les faucons vinrent s'y poser.

— Ceux là sont à part...

Elle lui fit voir les bagues que les rapaces portaient à la patte

— Ce sont des êtres magiques, ma mère est prêtresse des runes sombres et ce sont les runes gravées sur la bague qui les enchaînent à nous! Et lui aussi...

— Des êtres magiques ? fit Gerda en feignant la surprise

Elle tira l'espèce de cerf et lui promena son couteau sur le cou...

— Bée, mon préféré, c'est un renne, ramené d'une rapine dans le monde blanc. Un renne fey, bien sûr ! Je le domine par les runes de son collier...Et celles qui sont sur mon couteau ! J'adore le voir effrayé quand je le chatouille avec !

Elle riait en voyant le renne ruer pendant que la lame glissait sur son cou.

— Et toi, dit-elle en laissant l'animal-fey, tu es ma dernière acquisition. Alors tu es une princesse du Nord ?

— Ni princesse ni nordique, je suis une fille de marchand venue d'une ville lointaine, au sud de ce pays. Je suis à la recherche de Kay, mon ami, que la Reine des Neiges a enlevé.

— Tu dois en être fort amoureuse alors !

— Je l'ignorais moi-même, mais je l'ai réalisé au cours de mon voyage, quand j'ai cru le retrouver et que ce n'était pas lui. Kay est l'homme que je voudrais épouser.

Slid ramena ses longs cheveux noirs en arrière.

— Ce n'est pas parmi les faces de trolls de cette caverne que je trouverai un mari que je pourrais aimer. Les guerriers de Rud et Wid préféreraient mourir que de lier avec moi. Non, il faudrait que je capture un de leurs jeunes écuyers, j'en ferai mon esclave et mon époux...

— Mais, ne put se retenir Gerda, il ne peut y avoir d'amour forcé !

La jeune barbare lui appuya le tranchant de sa lame sur la gorge.

— Qu'est ce que tu en sais ? MOI je suis une guerrière et une völva, une sorcière ! Je n'ai pas l'habitude qu'on me résiste ! Rud et Wid sont gardiens de l'ordre, nous sommes les puissances du chaos et nous serons vainqueurs parce que c'est dans la nature de l'univers de retourner au chaos !

La nuit était presque tombée et un grand feu brillait dehors. Une étrange frénésie régnait.

— Ca y est ! La cérémonie commence ! Viens donc voir ce qu'est Le Chaos !

Les hommes s'étaient assis en cercle et à la lumière du brasier extérieur, Gerda vit d'abord la mère de Slid nue sous une peau de loup, le corps couvert de signes écarlates. Puis, à côté, le soldat survivant, les quatre membres liés à une sorte de grande roue. Les participants entonnèrent un chant sauvage, en tapant dans leurs mains et la femme rousse se mit à danser en balançant son corps et sa tête, de plus en plus vite. Les hommes se balançaient aussi en chantant de plus en plus fort.

— C'est beau, hein ? Dit Slid. Ils sont tous pleins d'hydromel et de champignons magiques !

Au bout d'un moment la femme se mit à marcher à quatre pattes, souplement, et Gerda crut voir non plus une humaine dans une fourrure animale, mais un véritable loup géant. Et la mère de Slid leva la tête, poussa un hurlement lupin qui fit frémir la jeune captive.

— Ca y est, dit Slid, elle est possédée par Fenrir, le loup qui dévorera le monde !

Et la possédée se jeta sur le soldat prisonnier et malgré ses hurlements, le déchira de ses dents et de ses ongles. Le sang inondait la bête et sa victime. Elle en arrachait à main nue des lambeaux de chair qu'elle lançait à l'assistance et le malheureux mourut dans un dernier soubresaut, tandis qu'elle continuait à le dépouiller. Les hommes s'emparaient de la chair crue et la mastiquaient. Slid était allée chercher sa part et tendit une masse sanguinolente à Gerda.

— Tu es du sud, donc de cette religion où l'on mange son dieu dans du pain, non ? Alors mange le corps du Chaos !

Gerda fut prise d'un haut-le-cœur et s'enfuit dans la « chambre », sans avoir le temps de penser aux conséquences. En effet, Slid la suivit aussitôt et lui sauta dessus. Vite maîtrisée, elle se retrouva avec la guerrière assise à califourchon sur elle, le poignard tiré.

— Je t'ai sauvé la vie et tu me désobéis ? Je vais te faire regretter d'avoir échappé à ma mère ! Je vais commencer par t'ouvrir de haut en bas, tu n'en mourras pas tout de suite...

De la pointe de la lame elle lui déchira en deux le devant de son vêtement, lui entaillant légèrement la peau. La pierre à fée apparut sur sa poitrine découverte. Sur le visage de Slid, la colère fit place à la surprise.

— Par Loki ! Toi aussi, tu es une sorcière !

Contrairement à ce que Gerda attendait, elle ne lui arracha pas le talisman. Sa rage semblait avoir cessé aussi brutalement qu'elle était venue, comme à son habitude.

— Fait en sorte que ma mère ne le sache pas, dit-elle. Elle peut accepter une princesse comme esclave, mais pas une possible rivale.

Elle la fit se relever.

— Je me demandais aussi comment tu étais arrivée, toute seule, jusqu'aux Marches du Nord. Mais tes dieux sont donc si délicats, que tu ne leur sacrifies jamais d'hommes ?

*Jeune sorcière, écoute-nous!*

Gerda entendait des battements d'ailes autour de sa tête. Elle n'était pas complètement réveillée. Elle avait eut du mal à trouver le sommeil avec Slut qui dormait à ses côtés, une main passée autour de son cou, l'autre qui tenait toujours le poignard.

*Viens avec nous, sorcière du Sud... Ouvre-toi à la vision.*

Elle se sentait s'élever, mais pas de façon nauséuse comme quand les sylphes l'avaient emportée. Soudain les faucons et le renne-fey volaient autour d'elle.

*Slid tient captifs nos corps physiques, mais pas nos corps de vision...*

Ils survolaient la forêt, se dirigeaient vers un grand mur de lumière blanche. Cette fois c'était le renne lui parlait :

*L'entrée du monde blanc est tout proche de cette forêt. C'est là qu'ils sont venus me capturer, lors d'une période d'ouverture des portes...*

Ils franchirent le mur de lumière. Au-delà, s'étendait une grande plaine blanche. Dans le ciel brillaient des lumières multicolores.

*Il faut continuer, dirent les faucons. Nous avons vu la Reine des Neiges passer, elle avait avec elle un jeune homme qui doit être ton ami. La porte de l'Hyperborée est droit devant.*

Une étoile brillait en face d'eux.

*Voilà la porte ultime. L'axe des mondes. Elle donne sur le palais de la Dame Blanche.*

L'étoile parut devenir un tunnel qui les aspira. Maintenant ils survolaient une citadelle ronde, hérissée de flèches et de bulbes, et de son centre surgissait un immense tronc d'arbre. Puis une grande salle, toute blanche, étincelante. Et là...

*Kay!*

Kay était allongé dans cette salle, nu, et une femme aux longs cheveux blancs, traçait des signes sur son corps avec une matière rouge. Gerda ne voyait pas bien la femme, mais elle

lui paraissait ressembler un peu à la princesse Wid. Il lui semblait qu'elle chantait, sans qu'elle puisse l'entendre. La vision se brouillait.

— Kay ! Cria Gerda

*Nous pouvons te conduire à lui. Fait que Sidt nous libère, et nous t'y amènerons.*

— Mais moi-même je suis sa prisonnière !

*Tu es sorcière comme elle. Tu peux nous libérer.*

— Je ne suis pas une...

On la secouait

— Je t'ai piquée avec mon couteau et tu ne sentais rien ! Tu étais en transe ! Qui t'a permis ? Tu as eu une vision ?

Slid se tenait devant le lit, l'air courroucée. Mais Gerda commençait à la connaître, maintenant.

— Slid, j'ai vu Kay. La Reine des Neiges le préparait. Elle peignait des signes rouges sur son corps, comme... Comme le soldat que vous avez... Sacrifié !

— Tout ce qui naît doit mourir un jour ! Même les dieux ! Ton Kay n'échappe pas à la règle, pas plus qu'à son destin.

— Tu me parles de destin, mais justement Wird et Rud m'ont vue chez la Reine des Neiges, et c'est pourquoi ils m'ont envoyée dans cette forêt. Le destin a voulu que tu sois là pour me sauver, au moment où ta mère allait me tuer, et que tes animaux connaissent le chemin pour me mener en Hyperborée. Alors soit l'instrument du destin. Laisse-moi partir avec eux.

Slid la considéra en silence :

— Par Skoll et Hati ! Tu n'es plus en transe maintenant, ce sont les alfes noirs qui t'ont envoyé les fièvres ! Je devrais t'éventrer sur le champ pour ton insolence !

Gerda s'étonna elle-même de son audace :

— Alors fais-le ! Puisqu'on parle du destin, le mien et celui de mon ami vont de pair et s'il meurt je mourrai. Et si le Dieu unique auquel je crois veut que nous vivions, Il nous sauvera !

La gifle que lui envoya Slid la recoucha sur le lit.

— Lève-toi et habille-toi, dit la barbare et ne discute plus. Dis-toi bien que vous êtes à moi et je fais ce que je veux avec vous.

Elle lui tendit une chemise et un surcot, faits en riches étoffes.

— Hier j'ai déchiré tes vêtements, tu l'avais cherché. En voilà d'autres, issus de nos rapines.

— Quoi que je fasse avec mes esclaves, rajouta Slid, je serai l'instrument de leur destin. Je peux les tuer ou les libérer, selon mon désir.

Elle ôta le collier du renne et les bagues des faucons.

— Slid...Commença Gerda, très émue.

Slid la pris dans ses bras, tout en la caressant dangereusement avec sa lame.

— Je t'aurai bien promené un peu plus mon couteau sur le corps pour te voir terrifiée, c'est si drôle ! Si un jour je te croise à nouveau, je n'y manquerai pas !...À moins que tu ne ramènes un mari pour moi aussi ! Disparaissez maintenant, tu sais à quelle vitesse je peux changer d'avis ! Avec ce qu'ils ont avalé hier, ma mère et ses hommes ne se réveilleront pas de sitôt et ta pierre te protège des alfes et des nains qui gardent la grotte.

Gerda monta sur le renne et s'agrippa à ses cornes. Il s'élança, entouré par les rapaces, et sortit de la grotte. Il galopait, bientôt il ne touchait plus terre, le paysage s'estompait autour. Le grand mur de lumière blanche de la vision se dressait devant eux et il bondit au travers.

## VII

### *Démons intérieurs*

Après les méandres de la forêt, après la violence et l'horreur qu'elle y avait vécu, une sensation de paix et de joie envahit Gerda lorsqu'elle se trouva dans l'immense plaine blanche. La nuit était particulièrement claire, la neige renvoyait la lueur lunaire. Le ciel était rempli d'étoiles. Gerda aimait particulièrement regarder les étoiles, mais ici, elles étaient plus brillantes, elles émettaient des rayonnements de différentes couleurs. Certaines irradiaient comme des feux dans le lointain. Et des jeux de lumière dansaient à l'horizon.

Alors des chants remplirent le paysage. Des formes diaphanes volaient au dessus d'eux et Gerda les prit pour des anges, tellement ils étaient beaux et lumineux. A leurs voix, elle en oubliait toutes ses terreurs passées et l'incertitude de son avenir.

— Comme il est doux d'entendre à nouveau chanter les enfants de la lune ! dit le renne. Ici l'hiver exprime toute la beauté de la nuit et l'été toute la beauté du jour. Ce sont alors les enfants du soleil qui chantent leurs airs rythmés et joyeux...

*Ce ne sont donc pas des anges, se dit Gerda, mais les chants du Paradis ne peuvent être plus enchanteurs ! Peut être ai-je encore blasphémé, et vais-je être punie, comme dans le donjon des Marches du Nord ?*

Mais rien de déplaisant n'arriva. Le renne, toujours encadré par les faucons, se dirigea vers de petites maisons de bois, aux cheminées fumantes.

— Il fait nuit, mais pas sombre. Il neige, mais il ne fait pas froid ! Quel est cet endroit ? demanda sa cavalière.

— Il n'y a pas de vent pour nous glacer davantage, dit le renne. Au pays blanc, le vent ne souffle qu'aux jours les plus chauds, pour nous rafraîchir ! En fait, c'est un monde d'harmonie car tous les éléments y sont équilibrés. Ni trop, ni trop peu, et chaque élément est en accord avec la totalité.

— Tu parles comme les princes Rud et Wid, une belle langue, qui me fascine et qui me semble être de sagesse, mais à laquelle je ne comprends rien....

— Je t'emmène chez une femme sage, qui parle avec les esprits. Tu la comprendras.

L'animal-fey s'arrêta devant une maison et frappa à la porte avec ses bois. Gerda se demanda si la femme qui vint ouvrir était humaine ou de race elfe, elle n'en avait jamais vue de semblable : malgré son âge avancé (plus de quarante ans, sans doute) elle était d'une grande beauté, comme tout ce qui peuplait le monde blanc, mais avait des pommettes saillantes et des yeux étrangement allongés. Dans le fond se dit-elle, il paraît qu'il existe bien des hommes noirs !

L'intérieur de la maison faisait penser à celui de la cabane de la sorcière, là-bas, en plus confortable. Une douce chaleur y régnait, des lampes à huile y brûlaient, mais on y retrouvait aussi des plantes séchées, des pots et des outres de toutes sortes. Gerda raconta son histoire. Puis la femme prit la parole. Sa voix était emplie de bienveillance :

— Pourquoi ne restes-tu pas vivre ici ? Ce monde est tellement plus agréable que celui d'où tu viens ! La population y est accueillante et pacifique. Tu épouseras un homme d'ici, tu seras sa reine et il sera ton roi, car l'amour et le couple, chez toi, ne sont qu'un pâle reflet de l'harmonie qui règne entre les habitants du Monde Blanc. Ici la nourriture ne manque jamais, il n'y a pas de guerre ni d'épidémie. Tu vivras longtemps, jusqu'à ce que rassasiée de jours, tu t'endormes sereinement, rejoindre les palais célestes.

— Au cours de mon voyage, une sorcière, près de chez moi, m'a conduite dans un faux Eden. Elle voulait me garder pour distraire sa solitude. Une jeune fille, servante du chaos, a voulu faire de moi son esclave, pour avoir une compagne de son âge. Elles m'ont laissée partir toute les deux et si près du but, je ne renoncerai pas.

— Moi je ne suis pas solitaire, dit la femme aux yeux bridés. J'ai un mari et des enfants, mais je me dois de t'avertir. Ici, les opposés s'équilibrent. Par contre l'Hyperborée est le centre où les opposés s'abolissent, au-delà du noir et du blanc, du bien et du mal, de la vie

et de la mort. Si ton ami y a été emmené, c'est sans doute qu'il y était destiné mais toi ? Ne cours-tu pas à ta perte ? Tu risques de ne pas supporter le passage, car seuls les initiés peuvent échapper à la destruction.

Encore une fois, on lui parlait du destin, et Gerda se souvint de la vision des souverains des Marches du Nord : elle dormait chez la Reine des Neiges, ou peut-être elle était morte. Et sa propre vision : Kay allongé nu, comme préparé au sacrifice.

— Hélas, Madame, votre monde est merveilleux sans doute mais je ne me suis pas lancée dans la quête d'un pays de paix et de beauté, mais dans celle du garçon que j'aime depuis toujours. Depuis le début je pense que La Providence me guide et si La Sagesse de Dieu veut que Kay et moi ne nous unissions que dans la mort, que suis-je pour juger du plan de Dieu ? Aidez-moi donc à rejoindre l'Hyperborée, car je pense que vous en avez le pouvoir !

Le renne prit alors la parole :

- Là-bas, le petit peuple ne pourra plus l'aider. Votre magie est puissante, Mère de sagesse. Que pouvez-vous faire pour elle ?

— Je ne peux que la préparer, elle ne pourra compter que sur elle seule. Si tu dois aller vers Le Centre des mondes, ma petite, tu iras aussi vers le centre de ton être. Et tu devras affronter tes démons intérieurs.

— Mes démons intérieurs ? Je suis donc possédée ?

La femme sourit

— Nous le sommes tous. Je veux parler de toutes tes craintes et de tes désirs. Quand tu approcheras d'Hyperborée, ils vont se tenir sur ta route. Tu les croiras réels, mais ils ne seront que des images surgies de ton âme. Surtout, ne les crains pas. Ne les écoute pas, quoi qu'ils disent. Ne recule pas, quoi que tu voies, ils ne peuvent t'atteindre. Ils feront tout pour t'empêcher de continuer. Ne te laisse ni effrayer ni séduire. N'oublie pas que quoi qu'ils disent être, ce ne sont que des songes. Maintenant, tu vas rester seule avec moi et me confier tout ce qui te préoccupe, toute les choses dont tu n'oses parler parce qu'elles te paraissent honteuses, de ce qui te fait peur... Tu vas me dire tout cela et soulager ton cœur. Ne t'inquiète pas, rien ne sortira d'ici.

— Je dois me confesser à vous, comme aux bons prêtres de chez moi ?

— Peut être est-ce quelque chose de semblable. Cela permettra que tes « démons » aient moins de prise sur toi.

Pendant un long moment, Gerda déversa auprès de la femme bien des préoccupations, des culpabilités, des craintes secrètes. Puis la Sage la conduisit dans une petite hutte, garnie d'une grosse cheminée, qu'elle alluma.

— Ceci est une hutte de transpiration. Déshabille-toi, la sueur va te débarrasser de tes impuretés.

Quand Gerda eut beaucoup sué, la femme la rinça avec une eau sacrée, en prononçant des formules rituelles, puis lui redonna ses vêtements.

— Voila, tu es prête maintenant. Donne-moi le talisman que tu portes au cou, il ne te sera plus utile. Crois-moi, il reviendra à celle qui te l'a donné, par un chemin ou l'autre, peut-être grâce à un voyageur qui fera le même chemin que toi, en sens inverse...Encore une chose : la dernière barrière qui protège l'Hyperborée est un mur de feu, que tu dois franchir. Tu en ressentiras la brûlure, mais il ne te tuera pas. Il ne détruira que ce qui reste de profane en toi.

Le renne la conduisit jusqu'aux limites du Monde Blanc et la laissa face à un mur de brouillard. Après lui avoir dit adieu, elle entra dans la brume, tremblante, récitant encore une fois machinalement ses prières...

La première chose qu'elle vit à travers le brouillard fut un essaim de flocons, qui ne tombaient pas du ciel mais venaient face à elle. A mesure qu'ils avançaient, ils grossissaient et prenaient des formes fantastiques. Gerda distingua bientôt des loups gigantesques, l'air affamé, des ours rugissants, des nœuds composés d'énormes serpents, et même des dragons qui venaient à sa rencontre. Mais la femme aux yeux bridés l'avait prévenue : *Tu les croiras réels, mais ils ne seront que des images surgies de ton âme.* Elle continua à réciter ses prières et avança courageusement, comme si de rien n'était. Et elle croisa les bêtes fantastiques sans qu'elles ne la touchent. Le brouillard s'était dissipé, elle se trouvait à présent face à une paroi rocheuse, dans laquelle s'ouvrait un défilé. Alors qu'elle s'y engageait, un grand rire lui fait lever la tête. Un nain vêtu de noir l'observait, sur un rocher qui la surmontait.

— Entre dans la vallée de la Géhenne ! Entre, pécheresse ! Va vers ta perdition ! Lui cria-t-il entre deux éclats de rire.

Elle continuait, priant encore et encore. Le chemin descendait. Des cris et des grognements lui parvenaient de devant et bientôt, arrivée en haut de la côte, elle put voir ce qui l'attendait : une horde de démons noirs et rouges lui barrait le passage. Griffus et velus, comme ceux qui torturaient les damnés sur les fresques des églises,. « *Tu les croiras réels,*



*mais ils ne seront que des images surgies de ton âme ». Mais mon Dieu, qu'est ce qu'ils ont l'air bien vrai ! Et je vais devoir passer parmi eux !*

Cette fois, lorsqu'elle les approcha, ils ne furent pas indifférents comme les bêtes de l'extérieur : ils se mirent à pousser des hurlements plus forts, en brandissant leurs fourches, haches, tranchoirs vers elle.

*Ils ont l'air réel mais ne sont que des songes...*

*Avé Maria, gracia plena...*

*Ils se dirigent vers moi*

*Mon Dieu. Ils sont tout près. Comme ils sont horribles*

*Dominus tecum*

*Benedicta tu in mulieribus*

*Ils brandissent leurs armes. Je sens leurs haleines nauséabondes. Leurs yeux rouges, pleins de haine !!!!!*

*Et benedictus...La femme sage m'a dit... « Ne recule pas, quoi que tu voies, ils ne peuvent t'atteindre »*

***ILS NE SONT PAS REELS !***

*... fructus ventris tui, Jesus.*

*Ils m'entourent mais leurs armes ne me touchent pas. Et quand j'avance ils me laissent passer.*

Ils la laissaient passer, en effet, mais les diables étaient de plus en plus nombreux et effrayants. De petits diabolins s'accrochaient aux pieds de Gerda, lui rendant sa progression plus difficile. Puis c'étaient de grands serpents noirs et froids qui s'enroulaient dans ses jambes en sifflant. Elle hurlait à chaque fois, mais les serpents relâchaient leur étreinte au bout de quelques pas. Elle marchait malgré tout, de plus en plus péniblement, l'esprit anesthésié par la terreur, le cœur au bord des lèvres.

*Sancta Maria, Mater Dei...*

*Ora pro nobis peccatoribus*

Des griffes acérées frôlaient son visage, des fourches se pointaient sur son ventre, sa gorge...

*Nunc et ...*

*Et in...*

*In hora mortis nostrae !*

— Viens, jeune fille !

Sur un cheval venait de surgir le grand soldat blond, celui que la mère de Slut avait sacrifié aux dieux du chaos. Il irradiait d'une vie nouvelle et lui tendit la main.

— Monte en selle derrière moi, les walkyries ont considéré que j'étais mort au combat. Je fais partie de la troupe d'Odin maintenant.

Il lança son cheval au galop, Gerda accrochée à lui. Les démons s'enfuyaient à son passage. A travers la cote de maille elle sentait le corps de l'homme, sa musculature d'acier...Comme Kay n'en aurait jamais...Et c'est Kay qu'elle voulait rejoindre !

Un éclair les frappa et elle tomba au sol. Le soldat et la monture n'étaient plus que deux cadavres décomposés, puis des tas d'ossements. Dans le ciel apparut un ange

— Je suis ton ange gardien, Gerda. Ce païen t'emmenait en enfer, d'où il vient. Là où te conduisent les fausses sagesse, celles des sorciers et des magiciens qui ignorent le Christ. La d'où sort et retourne la mesnie Hellequin ! Tu es tout près de te damner. Renonce à ta folie, je te porterai et avec mes ailes, je te ramènerai chez tes parents qui te croient perdue !

*Tu les croiras réels, mais ils ne seront que des images surgies de ton âme... Ne les écoute pas, quoi qu'ils disent...Ils feront tout pour t'empêcher de continuer. Ne te laisse ni effrayer ni séduire.*

Elle avait parlé de ses doutes à la femme sage, sa peur de s'éloigner de Dieu en suivant des païens. Et la femme lui avait dit que les sentiers les plus différents pouvaient mener au même lieu, mais que cette peur se manifesterait sans doute sur son chemin. Sans s'attarder à écouter « l'ange », elle se remit à marcher.

*Et s'il était vrai ? Si c'est la femme sage qui m'avait menti ?*

Le défilé était maintenant baigné de soleil. Il n'y avait plus de démon, ni d'ange, ni de cavalier. C'était un groupe de jeunes garçons et filles, tous très beaux, qui l'entouraient en souriant. Ils portaient des tuniques échancrées et tendrement l'effleuraient de leurs mains.

— Que cherches-tu vraiment ? dit un garçon. Pourquoi risques-tu ta vie, pour retrouver ton ami, ou parce qu'avec lui tu veux découvrir les joies de la chair ? Mais tu as tant d'autres possibilités de les connaître, sans aller te jeter dans la gueule du loup !

En effet, elle y pensait depuis que le faux Kay avait ébauché ses caresses sur elle. Elle voulait découvrir ces plaisirs inconnus et ces pensées revenaient souvent, devant les beautés nobles et guerrières de Rud et Wid, la force virile de leurs soldats, même l'eau versée sur son corps nu dans la hutte de transpiration avait provoqué un trouble...

Mais elle s'arracha, avec violence, au baiser d'une fille qui ressemblait beaucoup à Slid...Elle avançait. Cette fois, elle apercevait le mur de feu dont lui avait parlé la Femme.

Une grande croix se dressait devant. Un homme était cloué dessus.

— Gerda, ma fille ! Ne vas pas plus loin ! Ici commence l'enfer ! Si tu franchis ces flammes tu n'en reviendras pas, ceci est ta dernière chance ! Regarde mes plaies, mes paumes, mes pieds, mon flanc saigne ! J'ai souffert pour te racheter, ne rend pas mon sacrifice inutile !

*Mon Dieu, si c'était vraiment Lui ?*

Mais elle avança, dépassa le « Christ » qui continuait à la supplier.

*Le vrai Christ, je ne sais pas de quoi Il à l'air. Celui là est bien une image issue de mon âme, il ressemble comme deux gouttes d'eau à celui représenté dans mon église paroissiale...*

Elle sentait la chaleur du mur de flammes mais le pénétra. Elle se sentait brûler et voulut s'enfuir. Puis elle se dit que ce feu aurait du la tuer presque tout de suite, alors que son corps était sans dommage. Malgré la douleur, elle continua et surgit de l'autre coté...

## VIII

### Dame blanche

La citadelle blanche, déjà vue dans sa vision, pendant sa captivité chez Slut, s'élevait devant elle. Immaculée et scintillante comme de la neige, mais une aura contenant toutes les couleurs irradiait d'elle. De son centre surgissait un arbre titanesque, dont on ne pouvait apercevoir le sommet : l'Arbre Yddgrasill, l'axe des mondes, dont avait parlé la princesse Wid. Gerda regarda le ciel. Elle ne l'avait jamais vu ainsi. Rien n'y était fixe. Des masses d'étoiles tournaient, il y avait plusieurs lunes qui faisaient une ronde autour de l'Hyperborée, une pleine, les autres en forme de croissants de différentes tailles. Elle comprit alors qu'il s'agissait de la seule lune dont elle voyait simultanément dans toutes ses phases. Cela n'empêchait d'ailleurs pas le soleil de briller sur la cité. *L'Hyperborée, avait dit Wid, est le centre des centres, le pays immobile au milieu de l'univers en devenir.* Elle se trouvait face à un grand escalier qui paraissait de marbre. Des feux brûlaient dans des vasques disposées à intervalles réguliers sur sa large rampe, mais aucun garde n'était en vue, ...Kay devait être quelque part dans ce palais, elle se mit à grimper les marches. Sur les cotés s'ouvraient des salles, certaines immenses, remplies de jeux de lumières éthérées, mais vides. Des corridors bordés de colonnes, comme il ne devait en exister que dans les demeures des plus grands empereurs menaient à d'autres salles où le soleil pénétrait par des coupoles de cristal,

semblables à des sculptures de glace. D'autres majestueux escaliers partaient dans diverses directions. *Comment le retrouver dans ce labyrinthe de pièces, de couloirs, d'escaliers ? Aurais-je fait tout ce chemin pour finir dans cette solitude glacée ?* Désespérée, elle se laissa choir sur une marche et fondit en larmes. *Peut-être était-ce vraiment le Christ qui me suppliait de ne pas continuer. Peut-être est-ce bien ici l'enfer, non pas un lieu de flammes mais la solitude éternelle, séparée éternellement de celui que j'aime.*

— Cra !

Dans tout ce paysage blanc, un corbeau noir venait de se poser près d'elle.

— Mais...S'écria Gerda. Tu n'es pas le corbeau fey que j'ai rencontré aux Marches du Nord ?

— Je ne le suis pas, dit le corbeau...Et je le suis aussi, car tous les corbeaux partagent le même esprit. Tous les hommes aussi, d'ailleurs. Comme lui je vais te guider.

Il volait devant elle et l'amenait toujours plus au cœur de la cité blanche. Le paysage changeait, ils traversaient des jardins remplis d'arbres et de fleurs, de fontaines et de bassins. Ils arrivèrent enfin à une pièce plus petite, qui semblait une chambre, dont tous les murs, le sol et le plafond étaient envahis d'énormes racines : *Les racines d'Yddgrasill, l'axe des mondes*. Des chevaliers en armures, la tête couverte de heaumes ornés de bois de cerf, se tenaient immobiles autour d'un grand lit à baldaquin. Et sur le lit, nu, le corps couvert de signes mystérieux peints en rouge, gisait Kay.

Gerda se précipita vers lui en criant son nom, mais il ne réagit pas. Son corps était froid.

— Kay ! hurla-t-elle. Par les Saintes Plaies de Notre Seigneur ! S'il est mort, tuez-moi aussi !

— Il n'est pas mort, jeune fille, mais il n'appartient déjà plus à ton monde...

Le corbeau venait de se changer en un homme de grande taille, enveloppé dans un manteau sombre. Son visage était maintenu dans l'ombre de son large chapeau. Les chevaliers mirent un genou à terre devant lui.

— Je suis le Grand Veneur, le maître de la chasse sauvage et gardien des passages entre les mondes. Je règne avec celle que l'on appelle la Dame Blanche, la reine des neiges. Elle t'attend à coté.

Une porte s'était ouverte et Gerda, suivie du grand veneur, entrèrent dans une grande pièce dont le sol avait l'aspect d'un lac gelé, dont la glace était brisée en mille morceaux. Au centre se tenait un trône d'argent, incrusté de saphirs, de diamants, de cristaux. Des feux semblables à ceux qui couraient dans le ciel du pays blanc surmontaient le trône, tel un dais

lumineux. Sur le trône était assise une femme aux longs cheveux blancs, la plus belle créature que Gerda ait jamais vue. Elle portait une robe rouge qu'on devinait à peine sous son manteau en peau d'ours blanc. Ses yeux bleus illuminaient son visage d'albâtre. Lorsqu'elle parla, sa voix était douce, mais son ton grave :

- Te voici donc, Gerda. Bien peu de femmes et encore moins de jeunes filles de ton temps n'auraient manifesté le courage d'accomplir ton périple. Bien peu d'hommes non plus...

— Vous me connaissez ?

— Bien sûr, j'étais présente sur ton chemin. Non pas comme tu me vois aujourd'hui, mais à divers degrés, à travers celles que tu as rencontrées. La vieille de la rivière m'incarne de façon primitive, car je suis aussi reine du petit peuple et de la magie, des forces cachées de la nature. La princesse Wid me manifeste comme sage gardienne de la cité, intermédiaire entre l'ordre humain et divin. Slid en tant que vierge guerrière et destructrice, qui régénère l'ordre par un retour périodique au chaos. La femme sage du monde blanc comme initiatrice. Chacune d'elles t'a aimée à sa façon et je t'ai aimée en chacune d'elle.

Pendant qu'elle parlait, des lumières scintillaient dans les morceaux du lac gelé et Gerda comprit alors qu'il ne s'agissait pas de glace, mais de milliers de bouts de miroirs. Et chaque fois qu'elle en fixait un, elle y contemplait très nettement une scène vécue ces derniers jours : elle se voyait prier dans l'église, en ville, puis partir à la recherche de la sorcière. Elle revivait l'épisode du monde féérique où l'attendait le faux Kay, son enlèvement dans les airs, le cachot des Marches du Nord, son rapt par les habitants de la forêt...jusqu'à son arrivée en Hyperborée. Dernière image : Kay, étendu comme mort dans la pièce à coté.

— Madame... Majesté...bafouilla-t-elle, ne sachant comment s'adresser à cette créature surnaturelle, vous dites que vous m'aimez et moi j'aime Kay, alors rendez-le moi, je ne sais pas ce que vous lui avez fait mais je sais que vous pouvez le faire revenir comme avant.

La reine se leva.

— Kay cherchait plus que tout la vérité, la Connaissance. Sans le savoir, c'est moi qu'il voulait rencontrer, car j'en suis la gardienne. Il a dans le cœur un éclat du miroir de la Connaissance.

— C'était donc vrai, cette histoire de miroir brisé ?

La Dame sourit.

— Pas comme tu la connais. La version que tu as entendue n'est que la déformation d'un mythe initiatique. Le miroir fabriqué par le « diable » ! Les chrétiens croient aisément

diabolique ce qui leur est étranger ! Ce miroir symbolise la connaissance, qui reflète fidèlement la Vérité, l'Absolu. Pour l'atteindre il faut affronter ses démons, comme tu l'as fait pour pénétrer ici. S'il est brisé, c'est que la connaissance de la vérité s'est morcelée dans le multiple. Mais celui qui a soif du vrai savoir en a comme un éclat en lui, qui le mènera du multiple à l'Un. Depuis toujours Kay s'était lancé dans la quête et s'il m'a rencontrée, c'est que je suis celle qui guide dans la quête. Tu ne saisis pas le sens de mes paroles, n'est-ce pas ? Mais regarde, ce sol est une image du miroir...

En effet, une fois de plus, Gerda ne comprenait rien à ces beaux discours. Mais son regard fut attiré par un des morceaux de verre qui couvraient le sol. Elle s'y vit et Kay avec elle, une fleur à la main. Cela s'était passé au printemps dernier...

— *Tu sais ce que m'ont dit les juifs ? Demandait-il. Que pour celui qui sait voir, cette petite fleur révèle Dieu lui-même.*

— *Que connaissent les juifs du Vrai Dieu ? Avait-elle répondu. Ils se sont aveuglés !*

— *Détrompe-toi, il y a des juifs très savants et très dévots, qui s'appellent kabbalistes. Et sais-tu ce que m'a dit l'un d'eux ?*

*Il baissa la voix.*

— *Que Dieu peut se trouver en toute chose, non seulement dans une fleur mais... dans ce tas de crottin, là-bas. C'est notre regard impur qui nous le fait voir crottin plutôt que Dieu.*

— *Kay ! Te rends-tu compte de ton blasphème ? Il ne te réussit pas de fréquenter les assassins de Notre Seigneur !*

Aujourd'hui, face à la reine des neiges et ce miroir, elle comprenait ce qu'il voulait dire.

— Pourquoi est-il à côté, dans ce sommeil semblable à la mort ? Reviendra-t-il ?

— Mon enfant, si je suis appelée entre autre Reine des neiges, c'est que je suis reine de l'hiver, où le monde semble mort et pourtant au sein de la terre il est en germination. Pour renaître à la vérité, l'initié doit passer par la mort, renoncer à ce qu'il était avant. Il reviendra, mais ce ne sera plus le Kay que tu as connu.

Gerda avait entendu quelque chose comme ça à l'église : *si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il ne porte pas de fruit.* Mais pour elle Kay n'était pas un simple grain de blé. Des larmes coulaient le long de ses joues.

— On a beaucoup parlé de mon destin ces derniers jours et j'ai toujours pensé que mon destin était avec lui. Maintenant vous me dites que je l'ai perdu, au moment où je le retrouve...

— Mon palais, repris la dame blanche, est la quenouille sur laquelle s'enroulent et se filent les destins. Pour récompenser ton courage, je t'accorde un privilège rare, celui de choisir le tien. Choisis le bien, car après nous te renverrons dans ton monde. Tu ne garderas pas de souvenir de tes pérégrinations et dans ta réalité tu ne l'auras jamais accompli.

Dans les facettes qui entouraient le trône, une multitude d'images se formaient. Gerda y voyait différents futurs possibles : elle y épousait l'un ou l'autre des garçons de la ville. Avec l'un d'eux elle découvrait l'amour physique avec une grande intensité, mais les affaires marchaient mal, ils étaient pauvres toute leur vie. D'autres lui apporteraient le confort et l'aisance mais seraient moins aimants. Elle aurait dans certaines possibilités beaucoup d'enfants, moins dans d'autres. Dans certaines elle devenait religieuse, et même abbesse... Elle parcourait chacune de ses vies potentielles

— Kay n'y est nulle part avec moi, soupira-t-elle.

— Lui a choisi, dit la Reine. Il renaîtra dans un autre temps, un autre endroit et sera un prophète, un sage, ou un maître spirituel, un de ceux qui éclairent la vie de générations.

— Il est venu jusqu'ici pour avoir la connaissance, moi je suis venue pour lui. Mon amour ne compte pour rien, à côté de sa connaissance ?

La dame blanche s'était approchée d'elle et lui caressa doucement la joue, ce qui provoqua chez Gerda une sensation d'engourdissement et d'apaisement soudain.

— La connaissance mène à l'amour et l'amour à la connaissance. Il te reste une solution, c'est de le suivre dans sa germination, de descendre avec lui dans la terre pour renaître. Et dans votre nouvelle vie vous serez réunis, comme un même feu dans la nuit des hommes. Il en sera la lumière, tu en seras la chaleur.

— Je le rejoindrai, dans la mort ou dans la vie et même si nous sommes deux autres personnes... Malgré tout ce sera toujours moi qui l'aimerai, lui.

La cérémonie avait commencé. Gerda, si pudique, se tenait nue devant l'assemblée hiératique du grand veneur et de ses chevaliers aux cornes de cerf, dans la chambre enserrée par les racines de l'axe des mondes, à côté du lit à baldaquin. La Dame traçait sur elle aussi les signes mystiques, en chantant une lente mélodie. Gerda n'en comprenait pas les paroles, mais le chant l'envahissait, tournait dans tout son être et faisait surgir des images, celles de la terre noire, des graines éclatées qui s'ouvraient, perçaient vers le haut. Et le chant devenait

plus vif, plus joyeux et elle voyait des pousses sortir du sol, surgir au soleil. Alors elle pensa à sa ville et aux champs qui l'entouraient, elle pensa à ses parents, à ses frères et sœurs, non, elle ne voulait pas les quitter, elle avait changé d'avis, elle...

La Dame se releva et déposa un baiser sur sa bouche. Le soir tomba sur Gerda. Ses souvenirs se détachaient d'elle, elle était calme maintenant et s'étendit sur le lit, aux cotés de Kay.

— Tu sais ce que tu dois faire, dit la dame en fermant les rideaux du lit

Elle savait.

Elle se serra contre son ami, le couvrit de baisers et enjamba le corps du garçon, qui, malgré son coma, réagit.

Douleur. Elle n'était plus vierge.

Des bruissements allaient croissant, devenaient craquements. Les racines. Comme dans un rêve, elle réalisa que les racines avaient pénétrées dans le lit et entouraient leurs deux corps étreints. Sous elle, Kay sembla se réveiller, il la serra dans ses bras en prononçant son nom. Elle l'avait retrouvé, ils étaient enfin unis et glissaient ensemble dans le plaisir et la nuit, absorbés dans les racines, le végétal.

Elle eut la vision fulgurante que seul, l'arbre Yddgrasill existait. Toute la création n'était que ses branches, feuilles, fruits...

Puis, comme la veille de Noël, la nuit traversée de corbeaux...

Le printemps éclatait dans la région d'un grand lac, que l'on nommerait bien plus tard lac supérieur. Le matin était encore froid et le vieil homme, sa couverture décorée sur les épaules, réchauffait son corps usé à un feu léger. Il leva les yeux vers le guerrier apparu à l'entrée du Wigwam.

— Alors Mokwa, ma vision disait-elle la vérité ?

— Tes visions, Homme médecine, ont-elles jamais menti ? Hier est né, dans le territoire des Dacotahs, une fille comme tu l'as vue, au lever du soleil.

— A cet instant naissait chez nous le fils de la belle Wenonah. Alors j'ai vu toutes nos nations réunies autour d'un feu. Le garçon nouveau-né était la lumière de la flamme, la fille en était la chaleur. Et le Maître de la vie allumait son calumet. Je peux partir vers les ancêtres,



le temps des guerres fratricides est fini. Car ces deux-là seront comme le père ciel et la terre mère de notre peuple. Ils uniront les clans et les conduiront dans la sagesse. Car Gritche-Manitou nous a envoyé cet enfant, Hiawata!